

pas responsable, casse notre unique vase d'eau fraîche. On se console tant bien que mal, on court se laver le visage et les mains dans la neige, on met bravement le pied à l'étrier, et la descente commence à travers une mer de scories. Dix minutes ne se sont pas écoulées que nous avons déjà perdu de vue le grand cône ; il ne reparaitra qu'un peu en deçà de Nicolosi.

IV.

Angelo nous fait dévier à gauche, pour nous faire contempler les effrayantes falaises verticales du *Tal del Bore*. Mais l'exaltation qui nous avait soutenus jusqu'ici étant passée, nous nous sentons tellement exténués que force est de renoncer à descendre dans cet abîme. Nos montures partagent l'abattement de leurs cavaliers ; la route est monotone, nous enfonçons à chaque pas dans le sol friable, nous avons fort à faire pour ne pas perdre l'équilibre. Nulle trace de vie autour de nous, jusqu'au moment où Angelo, qui sait bien qu'il nous fera plaisir, nous apporte une pauvre petite fleur jaune céciose au milieu des cendres. Cette petite fleur du bon Dieu nous rend le courage, et vraiment c'est heureux, car nous avons besoin de toute notre présence d'esprit. En rentrant dans la région boisée, de ce côté, il faut traverser une espèce de défilé qui semble être le lit desséché d'un torrent. Des blocs entassés pêle-mêle y obstruent à chaque instant le passage. Il y a un instant où ma mule a les quatre pieds posés sur un énorme fragment de roc isolé de toutes parts. Si je m'avais de serrer les rênes, je pourrais être perdu ; il ne s'agit plus ici de dormir debout, de perdre la conscience de ses mouvements. Enfin, au milieu des bois, le chemin s'améliore ; en certains endroits il serait presque carrossable. Voici la clairière où nous avons fait du feu hier, voici le sentier dangereux où Angelo a mis pied à terre ; voici la maison du garde-chasse. Une halte ; par malheur, le puits est à sec, et toutes nos provisions sont épuisées. Nous jugeons de nos pauvres mulets par nous-mêmes : la soif commence à nous tourmenter, d'autant plus que la chaleur du jour est déjà intense. Il faut se résigner à deux heures de souffrances : rien n'est à trouver avant Nicolosi.

Les pentes inférieures de la montagne sont devenues visibles depuis que nous avons quitté la région boisée, et les objets ont repris peu à peu leur aspect naturel. A droite et à gauche, plus bas que nous, s'élèvent de toutes parts des cratères de second ordre, bourgeons de l'Etna, comparables aux excroissances d'un tronc noueux. Etagés à différentes hauteurs, ils rappellent l'entassement de Pélion sur Ossa ; tout en bas sont les *Monti-Rossi*, terme de notre pèlerinage. Mais nous en sommes encore bien loin et le thermomètre monte de quart d'heure en quart d'heure d'une façon effrayante. Enfin nous atteignons la grande plaine désolée qui s'étend jusqu'au monastère de San Nicolo. Ici, dévoré d'une soif ardente et foulant un sol noir et fortement échauffé par le soleil, je passe une heure douloureuse, dont le fatal souvenir me fait frémir d'horreur. Jamais de ma vie je n'ai eu aussi froid que sur l'Etna ; jamais je n'y ai été torréfié par une température plus élevée et plus désagréable. Un de mes compagnons m'a dit plus tard avoir éprouvé les mêmes sensations que moi ; au surplus, c'est un effet assez ordinaire en pareil cas : question de température.

Je cheminais donc entre les deux rangées de blocs de lave dont il a été parlé plus haut : il était onze heures du matin, un peu plus. Le soleil me brûlait les mains au point de me faire éprouver des douleurs cuisantes ; j'aurais donné tout au monde pour pouvoir les humecter ; la langue était collée au palais. J'étais parfaitement éveillé, j'avais la pleine conscience de ma situation : tout-à-coup, sans perdre aucunement cette conscience, je me vis, à la lettre, transporté dans un autre monde : quelque chose comme un effet de mirage, ou une simple hallucination, n'importe : voici le fait. Les blocs de lave changèrent insensiblement de forme et de couleur : je vis s'ouvrir devant moi des rues mauresques sans fin, des palais étincelants d'or et de pierres précieuses aligner leurs portiques, des fontaines jaillissantes rafraîchir leurs cours somptueuses et leurs bosquets pleins d'ombre ; et toute la magie de l'Alhambra ou des mille et une nuits... puis soudain une autre

scène : des basiliques normandes aux brillantes mosaïques comme à Montréal, des cathédrales au cent piliers, aux verrières de rubis et de saphirs comme à Cologne, des villos blanches comme Catane ou Palerme, de vieilles villes noires, hérissées de tours aiguës, comme Lubeck ou Nuremberg. Il me semblait que ma tête allait se fendre, et l'illusion devenait plus vive à mesure que la douleur était plus intolérable. Je répète que je me savais parfaitement sous l'empire d'une fascination, et ma situation ne m'en paraissait que plus cruelle. L'horrible fantôme de la fêlure me semblait tournoyer autour de moi, m'écœurant de ses ailes sombres. A d'autres moments, je me demandais si je reverrais jamais ma terre natale et les êtres qui me sont chers. La crise, portée au paroxysme, se termina par un vertige complet ; s'ils se fût prolongé, je serais certainement tombé de cheval. Angelo reconnut sans doute ce qui en était ; il me semble l'avoir aperçu. Le cri : Nicolosi ! dissipa mon éblouissement : nous étions à la porte de l'albergo.

Et les naturels d'accourir, de nous féliciter, et l'hôte de s'empresser, et l'étudiant de discuter ! Effet inattendu : après nous être rafraîchis, nous nous sentimes plus guillerets qu'au moment du départ ; pour moi, j'étais pleinement dispos, sans aucune trace de fatigue ou de souffrance. On nous avait préparé des lits ; point ; nous dinâmes de fort bon appétit, sablâmes un petit vin étuvé qui n'était pas à dédaigner, et montâmes en voiture, au grand ébahissement de l'hôte : il parût en effet que quand on arrive du volcan, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se coucher. Nouvel échange de poignées de mains, compliments à M. Gemellaro, et presto, *vetturino* ! Avant trois heures nous étions à Catane, et le soir même, sous les ombrages embaumés du jardin public, nous devisions gaiement de notre équipée. Le lendemain, passant au pied des belles ruines du théâtre gréco-romain de Taormina, qui avait l'Etna pour fond de scène, nous agitions nos chapeaux en guise d'adieux au noir colosse, qui semblait nous répondre en agitant son panache.

ALPHONSE LE ROY.

AGRICULTURE.

Lecture sur la Colonisation des Cantons du Nord, par le Rév. M. Provost.

(Suite et fin.)

Le lendemain, le soleil s'échappait à peine du sein des nuages empoûvrés de l'orient, que déjà nous cheminions sous l'immense parasol que nous tendait la forêt. D'un pied rapide nous brûlions les distances. Pour qui n'en a pas déjà quelque habitude, c'est un rude apprentissage que de s'aventurer pour la première fois en plein bois. Partout il faut franchir des arbres abattus sur lesquels s'élèvent souvent d'autres générations d'arbres. Les herbes, les mousses, les débris d'une végétation éteinte encombrant ces solitudes, et la jambe a besoin d'un nerf agile et vigoureux pour les franchir. Tantôt notre pied s'embarasse dans l'épais humus ou dans les racines nouées qui couvrent le sol et malgré vous il vous fait mordre le terrain ; tantôt une branche de sapin que votre bras a poussée négligemment revient vous sangler la figure et s'imprimer sur vos joues ; mauvaise caresse qui vous met des larmes aux yeux et pour laquelle il n'y a aucune politesse satisfaisante à rendre. Ce sont là quelques-unes des premières douceurs d'un voyage à pied dans les bois.

Après avoir ainsi cheminé quelque temps le front sur le pôle et dans une forêt de bois franc attachée au flanc de la montagne, nous tombons dans une épinette d'un demi mille de largeur environ. Le terrain est frais mais il n'est pas savanneux ; il y a du bouleau et des aulnes en quantité. Un ruisseau profond en fait le tour et peut l'éprouver facilement. Ce cours d'eau est large, il nous faut un pont pour le franchir : c'est ce à quoi va répondre une grande épinette que nous trouvons sur la rive. Deux hommes s'y rendent à la hâte, coupent les broussailles qui en cachent le pied, cassent deux ou trois branches sèches qui descendent trop bas, prennent leur distance en fixant légèrement dans l'écorce le tranchant de leur hache ; puis, les humectant de salive, ils se frottent les mains, mesurent de l'œil la hauteur de l'arbre, puis commencent à frapper. Chaque coup qu'ils portent enlève un morceau qui vole dans l'air, la forêt retentit au loin du cri de la victime. Peu à peu le tronc s'amincit, bientôt la cime décrit des vibrations, soudain un bruit sec, éclatant, sans écho, annonce que la